

AIDE AU VIETNAM !

AVANT L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

(Suite de la première page)

Malgré la terreur qui règne dans les villes, les étudiants ont manifesté à Hué, à partir du 23 août, contre la tentative d'embrigadement dans les troupes, vouées à la destruction, du prétendu gouvernement.

Bien que la Maison Blanche s'efforce encore de camoufler — on ne sait trop pour qui — le vrai visage de cette guerre, ses agents ne l'y aident pas et négligent tous les faux semblants. D'un côté, l'hittérien Ky va quêmander des mercenaires auprès de Tchang Kai-shek, de l'autre les anticomunistes cubains implorent qu'on les envoie au Vietnam comme ils sont allés au Congo. En réponse à ces derniers, La Havane a répété qu'il y avait des volontaires à Cuba pour faire face au Vietnam à tous ces tueurs professionnels.

Aux Etats-Unis même, de nouvelles manifestations, déclarant la paix au peuple vietnamien, ont subi la double répression de la police et des fascistes, ce qui nous rappelle nos manifestations contre la guerre d'Algérie, et, hélas ! aussi par leur petit nombre de participants. Mais plus important sans doute est le refus de servir au Vietnam d'un soldat noir qui a entrepris une grève de la faim. On sait aussi comment les Noirs soulevés à Los Angeles contre leurs conditions inhumaines d'existence, ont manifesté une haute conscience politique en joignant à leurs revendications des cris hostiles à la guerre du Vietnam. Un grand espoir s'est levé là : celui du Vietnam de toute la communauté noire américaine d'être entraînée dans une guerre dont les implications raciales sont très nettes.

Où en est l'aide militaire socialiste ?

Au delà de ces gestes courageux mais désarmés, où en est l'aide au Vietnam ? Un bombardier américain a été abattu par une fusée sol-air, au-dessus du Vietnam du Nord, le 12 août, un autre avion le 24. Cela fait trois avec celui qui fut abattu le 24 juillet. C'est ridiculement peu, compte tenu de l'efficacité de telles armes et de la mobilité des rampes de lancement utilisées. Ce tableau de chasse ressemble plus à un alibi qu'au résultat d'un système défensif effectif. De plus, les bombardements massifs ayant maintenant lieu plus sur le Sud que sur le Nord, le Sud a aussi besoin de fusées et d'avions.

Quant aux défis lancés aux Américains d'envoyer

deux millions d'hommes qui seront anéantis, ce n'est que rodomontade au compte d'un peuple qui souffre si effroyablement d'une telle guerre, et dont devraient se garder ceux qui ne fournissent pas au Vietnam les armes égales qui lui permettrait d'affronter avec plus de succès ses ennemis.

Les tartufes et la paix

Plus encore que sur les opérations de guerre, les mensonges hypocrites prolifèrent autour du problème de la recherche d'une solution négociée. Non seulement Johnson parle de paix en intensifiant la guerre, mais il continue à poser des conditions qui sont, en fait, que le F.N.L. abandonne ce qu'il a gagné — plus politiquement que militairement — depuis 1961.

L'Osservatore della Domenica, porte-parole du Vatican, a montré le fond de l'humanisme chrétien et la clarté cynique qui manque au cow-boy de la Maison Blanche quand un de ses rédacteurs a écrit le 5 août : « La question du Vietnam fait partie du système des « zones d'influence »... Intégrer le Vietnam du Sud au système communiste reviendrait à étendre une zone d'influence qui n'est pas celle de l'Occident, et constituerait peut-être les prémices de nouveaux prolongements. Voilà pourquoi les Américains et certains pays du Commonwealth n'entendent pas céder... La solution serait donc une neutralisation effective qui ne soit pas un abandon déguisé. »

Les gens qui parlent de sauver la face aux Américains, qu'ils proposent ou non un plan, demandent toujours, en fait, au peuple vietnamien de payer les frais des crimes commis contre lui, de revenir au statu quo ante du régime de terreur qu'il a secoué en versant un flot de sang, au nom du sacro-saint équilibre des forces mondiales. Mais au point où la guerre est parvenue, il ne peut pas plus y avoir de conciliation qu'en Algérie en 1961. Il faudra que Johnson cède comme de Gaulle a cédé ; et pour cela, il n'y aura pas trop en appui de la lutte héroïque des Vietnamiens eux-mêmes, des efforts de tous ceux qui, dans le monde entier, savent quelles interactions ont toutes les luttes de libération nationale et sociale. En France, on attend en particulier, du candidat aux présidentielles qui réclamera les suffrages du peuple travailleur, qu'il se batte sans équivoque pour le retrait de notre pays de l'OTAN, et pour que les U.S.A. mettent bas les pattes au Vietnam.

M. DERVAL.

(Suite de la première page)

Quant au PSU, sa vocation de marieur n'a pas jusqu'ici rencontré le moindre écho, mais il se demande s'il n'y aura pas place in-extremis pour une petite combinaison sur son homme : Daniel Mayer.

Les rumeurs vont bon train, nous saurons probablement vers la fin de ce mois de septembre à quoi on aura abouti. Mais, quels que soient les candidats, l'impuissance manifestée au long des derniers mois a, on ne saurait trop le souligner, été un succès pour de Gaulle, car c'est lui qui mène le jeu devant des partis ouvriers paralysés.

Cette impuissance, il faut également le souligner, est le résultat de leur conception de la lutte contre le régime gaulliste et de la perspective qu'ils prétendent offrir aux masses. Ils veulent renverser un pouvoir issu d'un coup d'Etat militaire par des bulletins de vote ; ils veulent le remplacer par une démocratie bourgeoise dont personne n'a oublié quel spectacle elle a offert.

Les dirigeants des partis ouvriers ne peuvent plus ne pas s'apercevoir qu'ils vont à un dur échec, comme nous n'avons cessé de les en prévenir. Mais s'il est trop tard pour l'emporter sur de Gaulle (ou son dauphin désigné au dernier moment) il n'est jamais trop tard, au delà d'une bataille perdue, pour préparer la victoire finale. Il n'est pas trop tard pour faire de l'élection présidentielle un premier regroupement clair des forces qui cristalliseraient ensuite toutes les masses travailleuses. Pour cela, il faut un programme, car seule une forte minorité regroupée sur un programme clair, cohérent, de classe, peut avoir la perspective de vaincre à échéance.

PCF et PSU, tardivement, sortent tour à tour des programmes minimum destinés à marier l'eau et le feu. Le grand et le petit parti, sachant que les opposants libéraux, petits-bourgeois et sociaux-démocrates de de Gaulle sont tous partisans de l'Europe bourgeoise et de l'atlantisme, passent sous silence le problème de l'Alliance atlantique et des relations avec les Etats-Unis. Leurs ragoûts nau-séeux de mots d'ordre vagues ne sont destinés qu'à tenter d'amadouer la S.F.I.O. qui se moque des programmes et ne tient qu'à ne pas effrayer la bourgeoisie antigauilliste par un accord avec le PCF.

Dans cette voie, il n'y a que le renforcement du discrédit des directions, de l'apathie politique tant déplorée par ceux qui la créent.

Faudra-t-il user ces équipes jusqu'au dernier homme pour que la relève se dresse enfin ? Peut-être, en effet, faut-il encore essayer ce recul pour que les militants qui ne portent ni le poids ni la responsabilité d'un passé de défaites, balaient les bureaucrates, imposent leur volonté et prennent la barre.

LE CORBUSIER

La disparition de Le Corbusier n'est pas seulement celle d'un des plus puissants artistes qui marquent notre époque, c'est celle de l'homme qui, plus que tout autre, aura contribué à donner une architecture au XX^e siècle. Le XIX^e, ère de l'individualisme bourgeois triomphant, n'en avait aucune et n'a laissé aucun monument qui atteigne à la beauté. Le Corbusier eut toute sa vie dans ses cartons la réponse aux besoins architecturaux de notre temps. Mais, sur sa tombe, un ministre peut faire son éloge repris en chœur par toutes les oppositions, proclamer que « la gloire trouve à travers l'outrage son suprême éclat », nous ne pouvons guère en France le constater autrement. Si l'Inde et l'Amérique latine peuvent contempler dans le ciment de quelques ensembles le génie de Le Corbusier, la France n'a qu'une église comme œuvre digne de cet architecte athée. Cet homme qui voulait construire pour l'homme a vu ses plans triturés, raccornis, caricaturés par de médiocres édiles et techniciens pour les besoins de promoteurs avides ; et il ne reconnaissait pas pour siens les édifices qui, chez nous, portent son nom.

Les plans de Brunelleschi pour le Duomo de Florence l'avaient fait traiter de fou comme Le Corbusier fut appelé « le fada », mais Brunelleschi put réaliser intégralement son œuvre, chance que n'eut pas Le Corbusier. A Saint-Pierre de Rome, l'œuvre de Michel Ange fut en partie gâtée après sa mort, mais c'est de son vivant que Le Corbusier fut saboté. La France qui l'honore est celle des H.L.M. voués dès leur construction à devenir taudis, et des immeubles qui s'effondrent. La plus grande société de construction du pays, contrôlée par l'Etat, rogne les espaces verts que Le Corbusier voulait de véritables parcs supprimant la rue.

Le malheur de Le Corbusier dont la vie fut un combat permanent, c'est que sa conception de l'habitat réclamait implicitement le socialisme. Elle résolvait hardiment, intégrant toutes les conquêtes de la science moderne, l'opposition anachronique, qui se survit pourtant, de la ville et de la campagne.

Bien que Le Corbusier ne se soit pas marqué politiquement, il sentait vivement quels hommes et quelles conditions pouvaient seuls amener l'épanouissement de la « cité radieuse » qu'il portait en lui. Il songea, avec Trotsky, à faire surgir à Moscou, désolée par la guerre civile, une nouvelle ville polychrome, révolutionnaire et pourtant reliée à la tradition russe la plus profonde. Le stalinisme éleva à la place de pesantes et lugubres bâtisses malades de gigantisme.

Plus tard, il fit scandale, un jour de 1936, en arrivant en retard dans une grave assemblée qu'il devait présider, et en s'excusant sur l'obligation où il s'était trouvé d'achever la lecture d'un livre « bouleversant, magnifique et révélateur : la Révolution trahie de Léon Trotsky ». Ces points de contact de deux génies, Le Corbusier s'en souvenait quand il donnait à notre parti tel beau dessin unissant les formes humaines d'une main et d'une femme.

Toute une faune d'anciens insulteurs ou d'autorités qui ne lui ont pas donné les moyens et les pouvoirs de régner sur l'urbanisme français peut tenter de récupérer son cadavre, à la manière cléricale. Salué par tous, Le Corbusier n'en a pas moins été un créateur « maudit » dont le combat acharné n'a pas débouché sur le monde qu'il rêvait. Et cela, aucun discours ne l'entertera, car jamais propos de ministre n'a réussi à tromper l'histoire.

D.

La deuxième Résistance - Vietnam 1965

Y a-t-il aujourd'hui un bain aussi monstrueux que celui d'Auschwitz dont les bourreaux viennent de faire appel de leur condamnation à des peines de prison ? Oui ! à Poulo Condor ; et ce sont des conseillers américains qui en sont les SS supervisant des kapos sud-vietnamiens.

On apprend cela en lisant la Deuxième Résistance - Vietnam 1965 (1) et une quantité d'autres choses encore : Par exemple, comment se battent les Vietnamiens, et comment a commencé cette seconde guerre du Vietnam qu'ils appellent Résistance. Sur ce dernier point, l'auteur, W. Burchett, un communiste australien de stricte obédience, qui vit en U.R.S.S. entre ses reportages, en révèle même plus qu'il démontre : la guerre n'est pas partie du Nord vers le Sud, comme les impérialistes s'acharnent à essayer de le faire croire, mais, comme d'ailleurs la « première Résistance », celle de 1944, du Sud vers le Nord. Non seulement elle a été spontanée, mais elle a éclaté contre la ligne, fixée par le Viet Minh à ses militants après les accords de Genève, si même cette ligne n'a pas dangereusement retardé les réactions de sauvegarde aux sanglantes provocations du régime de Diem. Il semble aussi (bien que le livre manque un peu de dates précises) que la résistance armée a commencé, en même temps que dans les plaines du Sud, voire avant, sur les hauts plateaux habités par les tribus allogènes au mode de vie préhistorique et, par conséquent, complètement inorganisée politiquement. La cause de cet éclatement, c'est l'imaginable tyrannie du régime de Diem (dont les successeurs sont dignes) qui mélangeait la rapacité la plus folle à l'anticommunisme morbide et à la stupidité aveugle.

Bien que le livre s'intitule Vietnam 1965, son information s'arrête à 1964, et le grand tournant, avec son escalade, n'y est pas abordé. Cependant, il reste indispensable pour comprendre cette guerre révolutionnaire, et aussi certains de ses

développements politiques. Par exemple, la nécessité où s'est trouvé le F.L.N. de créer partout des comités de gestion, engage l'avenir et — à moins que les mots sous-entendent un contenu différent de celui que nous connaissons — indique une autre voie que celle de la Chine. C'est sans doute là une conséquence du fait qu'au Vietnam tout le peuple est engagé à la fois dans la guerre.

Les crimes perpétrés sous le slogan « Dénoncez les communistes ! » ont commencé dès 1954. En 1965, nous voyons, poussé en avant par ses amis du P.S.U. comme candidat idéal « de gauche » aux élections présidentielles, l'homme qui s'auréole d'être celui de la « paix au Vietnam » ; ce livre oblige à penser qu'une lourde responsabilité dans la guerre actuelle incombe aux conditions de la « paix » d'hier : un peu moins de mollesse devant la droite qui avait besoin d'un bouc émissaire pour sortir d'une guerre qu'elle avait perdue, un peu plus de loyauté devant les vainqueurs de Dien Bien Phu, et c'est au Vietnam tout entier que l'indépendance était reconnue : la criminelle coupure du 17^e parallèle (inspirée de ces autres monstruosité diplomatiques : la coupure de la Corée et celle de l'Allemagne) n'aurait pas eu lieu avec ses suites tragiques qui, comble de paradoxe, permettent à de Gaulle, dernier survivant des grands découpeurs du monde en tranches, de faire figure de décolonisateur et d'homme de paix.

M. LEUWEN.

(1) Editions Gallimard - traduction M. Deutsch.

A NOS LECTEURS

Nous avons reçu pendant les deux mois écoulés un grand nombre d'articles dont plusieurs, faute de place dans ce numéro, paraîtront le mois prochain.